

n'y ait quelque poursuite d'un braconnier par un garde. C'est ce que vous aurez entendu... Dans tous les cas, conduisez vous-même et ne versez pas dans les ornières, hein ? C'est plein de trous et de bosses, de ce côté-ci. Pendant ce temps-là je veillerai, moi, et je vous prie de croire que je répondrai, si nous essayons un coup de feu.

Il s'était dressé.

Un éclair venait de partir des broussailles.

Un coup de feu éclata, suivi d'un second tiré par Valognes, suivi d'un troisième tiré de la forêt...

Cela avait duré la dixième partie d'une seconde...

—Vous voyez, vous voyez, disait Beaufort.

Le cheval s'emballait, le mors aux dents, et faisait danser la charrette dans les défoncements de la route.

—Les misérables ! les misérables ! murmura Valognes, d'une voix étouffée... en portant la main à sa poitrine...

—Vous n'êtes pas atteint ?

Valognes ne répondit que par une sorte de râle.

Il s'était assis sur la banquette, mais tout à coup voilà qu'il chancelle...

—A moi, dit-il, à moi !... au secours !... j'étouffe, je meurs !

—Grand Dieu !

—Beaufort !... Beaufort !

Pierre lâche les guides. Le cheval court toujours à fond de train.

Il enlace Valognes dans ses bras, le soutient.

—Blessé ! dit-il, blessé !

Valognes le repousse d'un geste brusque, se redresse, ouvre deux fois la bouche pour respirer ; puis son grand et robuste corps chancelle et roule de la voiture sur la roue, d'abord, sur le chemin ensuite, avant que Beaufort ait eu le temps de le retenir...

Là, sur le sable, le corps reste immobile.

Et la charrette, au galop furieux du cheval emporté, file dans le chemin avec la rapidité d'une flèche...

Et Beaufort, blême, se cramponne à la banquette, pour ne pas tomber lui-même.

Quelque chose d'humide et de très chaud coule de son crâne sur son front et sur son visage.

C'est du sang.

Est-ce du sang de Valognes ?...

Un instant, il le croit ; mais une douleur aiguë, brûlante, l'avertit que lui-même a été blessé...

L'un des coups de revolver, le premier, a tué Valognes. La balle l'a atteint en pleine poitrine.

Le troisième coup a atteint Beaufort à la tête.

Valognes s'est-il vengé et son coup a-t-il atteint le meurtrier ?

Le cheval, affolé, court au triple galop.

Et Beaufort, ne pensant point à lui-même, mais au malheureux qui git inanimé, dans le sentier, Beaufort crie de toutes ses forces :

—Au secours ! à moi ! au secours !

Beaufort avait réussi à ressaisir les guides et tirant dessus de toutes ses forces, renversé en arrière.

Mais le cheval ne s'arrêtait pas.

Les guides se brisèrent entre ses mains.

Enfin, l'allée faisant un détour assez brusque, la roue rencontra une racine de chêne qui émergeait hors du bois, et le cheval et la voiture culbutèrent.

Beaufort fut projeté à trente pieds, dans les broussailles qui, heureusement, amortirent sa chute.

Cependant, telle avait été la violence de cette chute, qu'il resta évanoui assez longtemps.

Quand il revint à lui, il se releva, sortit avec peine de l'enchevêtrement de ronces, d'épines, de branches où il se trouvait. Le sang qui coulait toujours de son front l'aveuglait. Puis les épines l'avaient déchiré profondément. Sa tête était lourde, traversée de douleurs aiguës et lancinantes.

Il se traîna jusqu'à la voiture.

Il fallait dételer le cheval, — cela devait prendre du temps, — et relever la voiture... puis il devenait presque impossible d'atteler de nouveau, les guides étant hors de service, la sous-ventrière aussi, un des traits également.

Beaufort courut dans le chemin jusqu'à l'endroit où Valognes avait dégringolé par-dessus la roue.

Il le retrouva bientôt, étendu au travers de l'allée, le ventre en l'air, les bras en croix.

Il ne remuait pas.

Beaufort appuya l'oreille du côté du cœur.

Le cœur ne battait plus.

Valognes était bien mort !

—Grand Dieu ! que faire ? murmura Beaufort, en proie à l'émotion...

Le pauvre homme ! le pauvre homme !...

Il l'enleva péniblement, le traîna jusqu'à la lisière du bois, ne voulant pas le laisser ainsi au milieu du chemin, dans la crainte que quelque voiture ne vint à passer. Puis il revint vers le cheval et la voiture.

Il faut qu'il coure jusqu'à La Novice prévenir Robert, prévenir les domestiques, afin qu'on vienne chercher le corps de Valognes.

Alors, seulement, il songe que cet assassinat ne peut avoir eu que le vol pour mobile.

Il songe à ces quatre cent cinquante mille francs touchés par Valognes chez Me Parlanget, enfermés par lui dans un sac de maroquin noir, sorte de petite valise à main, et qu'il avait placé sous la banquette, entre eux deux dans la voiture.

Il la cherche, cette valise, ne la trouve pas là où la voiture a versé.

Il pense que la valise a pu tomber dans les bords désordonnés du cheval, qui faisaient danser la charrette comme une coquille de noix dans les ornières.

Pour la seconde fois, il revient sur ses pas. Il cherche dans les ornières. Il cherche au bord du bois. Il cherche partout. Heureusement, la nuit est claire. La lune brille, et comme, autour de lui, les arbres sont jeunes, les branches n'interceptent pas la lumière.

Il remonte ainsi jusqu'au cadavre de Valognes.

Il ne trouve rien.

Il va plus haut, car le cheval s'est emporté à une vingtaine de mètres plus loin.

Mais toutes ses recherches restent sans résultat.

Alors, il accourt vers le cheval, le débarrasse du harnais, le tire des brancards, le relève, le monte, se tient à la crinière, et le voilà parti ainsi pour le château de La Novice.

Au bout de la magnifique allée de platanes qui aboutit aux jardins du château, il aperçoit un homme qui se promène, lentement, la tête baissée, s'arrêtant à chaque pas.

C'est Robert.

Beaufort est encore trop loin pour le reconnaître, mais le devine.

C'est Robert qui attend Valognes avec impatience. Il sait que son père doit revenir avec une très grosse somme. Il l'attendait dans la soirée, avant la tombée de la nuit. Il sait que la forêt n'est pas sûre, à cause des braconniers. Et il est dans une inquiétude mortelle.

Le bruit du cheval qui se rapproche lui fait relever la tête.

En voyant cet homme dont il ne peut distinguer le visage, ballotté par la course, il s'étonne, il vient, au-devant de lui...

—Qu'est-ce donc ? se dit-il.

Tout à coup, il reconnaît le cheval.

—Ah ! mon Dieu, que s'est-il passé ?

Beaufort se laisse tomber tout près de lui. Il est dans un état lamentable. Ses vêtements sont déchirés. Sa figure est ensanglantée. Et ses cheveux, par places, sont coagulés par le sang. Il semble l'ignorer. Il n'y prend point garde. Il est méconnaissable.

—Qui donc êtes-vous ? fait Robert...

—Beaufort ! Beaufort ! dit le pauvre homme épuisé...

—Et mon père ? ... Il est arrivé malheur à mon père ?

—Un grand malheur...

—Une nouvelle attaque d'apoplexie... Mais Gérard l'a sauvé une première fois, il le sauvera une fois encore.

—Hélas !

—Quoi donc ? Au nom du ciel, par pitié, monsieur Beaufort, parlez...

j'aime tant mon père.

—M. Valognes est mort...

—Mort ?

—Tout à l'heure, là, dans la forêt, à deux kilomètres à peine du château, un misérable, caché dans les broussailles, a tiré sur nous deux coups de revolver.

—Mon pauvre père ! mon père ! disait le jeune homme en sanglotant.

—Valognes a reçu une balle en pleine poitrine. Moi-même j'ai été légèrement blessé... La balle m'a effleuré le crâne...

—Mort ! En êtes-vous bien sûr ? N'y a-t-il pas moyen de le sauver ?

—Hélas ! Robert, ne conservez aucun espoir !...

—Courons, alors, courons, monsieur Beaufort... Il me semble que laisser ainsi mon pauvre père, c'est une profanation...

Il appela un domestique, lui donna quelques ordres brefs et partit avec Beaufort, à pied, pendant qu'on attelait une voiture qui devait les rejoindre.

Les sanglots du jeune homme redoublèrent quand il arriva près du cadavre. Il eut une crise de nerfs.

Valogne fut placé dans la voiture qui, lentement, au pas, reprit le chemin de La Novice.

La nuit même, par les soins de Robert, le parquet de Creil était prévenu, et le matin dès l'aube arrivait le juge d'instruction, accompagné d'un agent de la préfecture de police, mandé en toute hâte par dépêche télégraphique, et qui était arrivé par le premier train.

M. Laugier, le juge, était un homme d'une soixantaine d'années, d'allure sèche et sévère, au front entêté, au regard froid. Il passait pour être très intelligent, mais cette qualité disparaissait presque devant un orgueil et un amour-propre immenses. Les agents de la préfecture le connaissaient bien, et très peu d'entre eux aimaient à *travailler* avec lui. Très entier dans ses idées, il n'acceptait pas facilement celles des autres. Et lorsqu'il se trompait, c'était se faire de lui un ennemi que de l'obliger à reconnaître son erreur.

Pour le physique, grand, jaune, maigre, l'œil terne, les cheveux rares, toute sa barbe, blonde et grisonnante.

L'agent s'appelait Pinson.

C'était un grand et solide gaillard, à l'air gai et bien portant, brave, l'ayant prouvé à vingt reprises, et pouvant montrer, comme un soldat après ses campagnes, sa peau tailladée par les coups de couteau qu'il avait reçus en arrêtant des meurtriers.

Ancien soldat, du reste, et ayant la médaille militaire.

Il connaissait M. Laugier de longue date et s'était opposé contre son gré qu'il était venu. Le chef l'avait ordonné et il avait obéi.

Ah ! par exemple, il avait bougonné auprès des camarades.

—Mauvaise affaire. Trois fois j'ai travaillé avec lui, et trois fois nous avons fait fiasco, mes enfants ? Comme ça vous amuse, hein ! Alors, on trouve à la boîte, en revenant, le chef qui vous fait une tête longue comme ça... et les camarades qui rigolent. Et vous allez voir, ce sera cette fois-